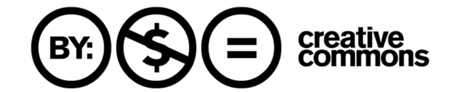


Tiers-Monde

Place de la production domestique féminine dans l'économie familiale du Sud tunisien

Sophie Ferchiou



PLACE DE LA PRODUCTION DOMESTIQUE FÉMININE DANS L'ÉCONOMIE FAMILIALE DU SUD TUNISIEN

par Sophie FERCHIOU*

En dehors de la production non marchande et de la distribution des services domestiques qui ne sont généralement pas comptabilisés, la femme tunisienne assure une production domestique tout à fait comptabilisable et même marchande que l'on n'a jamais évaluée de façon systématique. Il s'agit de la production domestique agricole et artisanale qui, comme dans tous les pays du Tiers Monde, représente une grande partie des ressources nationales.

En effet, dans les milieux ruraux qui constituent 52 % de la population tunisienne la participation féminine à la production agricole est très importante. En dehors des cultures potagères et des animaux domestiques qu'elles entretiennent pour les besoins de la famille, les femmes rurales prennent une part active aux travaux agricoles saisonniers. En période d'activité intensive la plupart d'entre elles sont mobilisées; il y a même certains citadins comme les Sahéliennes ou les Zarzisiennes qui sortent de leurs domiciles pour participer à la cueillette des olives ou à celles des dattes. Mais le travail agricole des femmes n'est généralement pas rémunéré, il est effectué dans le cadre de la production familiale et sous le contrôle du chef de famille. D'ailleurs, même salarié le travail agricole de la femme est très mal représenté dans les statistiques officielles : le recensement de 1966 comptait seulement 7 992 femmes actives dans l'agriculture, alors qu'une enquête agricole effectuée en 1962 en comptait 250 000[1]. La même erreur est reproduite lors du recensement de 1975 qui donne le chiffre de 70 000 femmes dans l'agriculture pour toute la

* Chargée de recherche au CNRS.

1. Enquête effectuée par le ministère de l'Agriculture, Tunis, 1962.

Tunisie, alors qu'une enquête partielle effectuée la même année en compte 168 000 pour la seule région du Nord[2].

Il en est de même pour la production artisanale, notamment l'artisanat du textile dont la femme assure la plus grande part[3]. C'est le tissage de la laine qui est le plus généralisé en Tunisie, car en dehors des milieux occidentalisés de la capitale et de certaines grandes villes comme Sousse et Sfax, il est très rare de trouver un foyer où le métier à tisser n'est pas dressé, chaque région a sa spécialité : à Kairouan, ce sont les tapis de haute laine célèbres dans le monde entier, à Gafsa les tapisseries aux couleurs vives, dans les villages berbères les fins tissages aux figures symboliques, presque partout, burnous, tapis et couvertures sont réalisés par les femmes.

Certes, une partie de la production artisanale des femmes est destinée à satisfaire les besoins de la famille, mais une grande partie est aussi vendue sur les marchés locaux. Seulement, bien que marchande cette production échappe très souvent aux recensements officiels, car le travail artisanal de la femme, pratiqué à domicile, tout comme le travail agricole qu'elle effectue dans le cadre de la production familiale, est assimilé aux tâches domestiques. Or, selon l'idéologie traditionnelle ces tâches sont inhérentes à la condition féminine et donc ne figurent pas dans l'indice économique de la famille : on ne leur reconnaît aucune conséquence positive sur le budget familial.

En effet, dans la société traditionnelle, la femme dépend entièrement de l'homme, c'est lui qui détient les forces productives et reproductrices; c'est lui qui doit subvenir aux besoins de la famille, lors du mariage c'est lui qui fournit le douair, et grâce au système de parente patrilinéaire c'est lui aussi qui assure la continuité de la lignée. Construit par les hommes le patrimoine familial doit être transmis par eux. « Par les dons qu'Il leur a octroyés Dieu a élevé les hommes au-dessus des femmes... C'est à eux qu'Il a confié les charges de la famille » dit le Coran. C'est pourquoi le droit musulman à l'héritage donne à l'homme le double de ce qu'hérite la femme, et très souvent la femme est amenée à renoncer totalement à sa part pour la céder à ses frères et aux descendants directs de la lignée[4]. Pour justifier cette spoliation on évoque le fait que théoriquement la femme n'a pas d'obligations d'ordre économique, qu'elle soit mariée, célibataire ou veuve, elle est toujours à la charge d'un membre mâle de sa famille.

2. Enquête « migration-emploi » dans l'agglomération de Tunis, ministère du Plan 1972.
3. Prévisions budgétaires du IVe Plan, ministère du Plan, Tunis, 1975.
4. Germaine TILLON, *Le harem et les cousins*, Paris, 1958.

En réalité, tout en étant à la charge de l'homme la femme tunisienne a toujours contribué activement à la production familiale. Seulement son rôle a toujours été caché, sous-estimé et parfois même nié totalement. Donc, en plus des problèmes techniques et économiques relatifs à l'évaluation de la production domestique de la femme, se pose le problème idéologique de son admission au statut de productrice.

Aujourd'hui, cette conception négative de la production féminine se retrouve dans des formules telles que « salaire d'appoint ». Du point de vue de la famille cette formule traduit un certain désir de minimiser l'apport financier provenant des femmes, mais du point de vue de l'employeur cela justifie la faiblesse des rémunérations féminines qui demeure un phénomène général, même dans les entreprises industrielles les plus modernes[5].

Mon but n'est évidemment pas de donner une évaluation quantitative de la production domestique de la femme tunisienne; ce serait le résultat d'un travail intéressant qui reste à faire. Mais à travers l'exemple de la population du Sud, je voudrais montrer l'importance de cette production dans le processus économique de la famille et voir pourquoi la femme n'est pas admise au statut de productrice.

J'ai choisi la population du Sud tunisien parce que dans cette société traditionnelle plus encore que dans la société « moderne » la femme remplit des fonctions irremplaçables dans la production et la consommation familiales. A partir de l'inventaire des activités féminines et une synthèse rapide des rapports de production entre l'homme et la femme, j'essayerai de montrer comment la répartition sexuelle des tâches, où la femme n'est pas admise au statut de productrice, n'est que l'expression d'une hiérarchie sexuelle de la société où l'homme occupe la place dominante.

Le Sud tunisien

Le Sud tunisien, zone qui part de Gabès et couvre tout le Sahara tunisien, est une région caractérisée par le contraste entre les paysages désertiques parsemés d'oasis et les villages troglodytiques accrochés à la crête des montagnes. Autrefois le cloisonnement entre les groupes ethniques était très net; outre l'opposition initiale et en quelque sorte verticale entre les Sahariens nomades qui parcourent le désert, et les Jbelya sédentaires retranchés sur les montagnes, les uns d'origine arabe, les autres d'origine berbère, il existait un cloisonnement plus complexe

5. Naïma KAROUI, *Changement social et condition de la femme en Tunisie*, thèse de 3[e] cycle, 1976.

entre sédentaires et semi-nomades, entre agriculteurs et éleveurs, entre les Oasiens du littoral et ceux du Centre et du Sud. Mais l'Islam, les échanges de plus en plus nombreux, puis la colonisation et la force unifiante du mouvement national ont beaucoup atténué les différences entre les groupes ethniques et leur mode de vie. Du point de vue économique, malgré quelques nuances ces groupes ont connu, depuis un siècle, une évolution uniformisante marquée par le développement des cultures aux dépens du nomadisme pastoral[6].

Après examen des divers groupes ethniques et des nuances qui caractérisent leur vie économique et sociale, j'ai choisi pour cette étude de me baser sur trois exemples qui semblent représentatifs de la population du Sud tunisien et qui permettent de poser clairement le problème du statut de la femme en tant que productrice. Il s'agit :

— des semi-nomades du Nefzaoua;
— des oasis du Jérid;
— et de deux villages, l'un berbère (Matmata), l'autre arabe (Ghanouch), dont l'économie agricole est presque entièrement basée sur le travail des femmes.

I. — Production domestique féminine chez les semi-nomades du Nefzaoua

Les semi-nomades du Nefzaoua vivent essentiellement de leurs ressources pastorales. Toutes les familles nomadisent au moins quatre mois par an; au printemps, lorsqu'il faut amener le troupeau vers le Sud pour profiter des paturages frais et procéder au sevrage des chevaux, des agneaux et des jeunes chameaux. A cette époque on procède aussi à la tonte des moutons. Les rituels saisonniers du sevrage et de la tonte, qui sont pratiqués par les hommes exclusivement, constituent la phase essentielle de l'année pastorale. Lorsqu'il pleut, les hommes et particulièrement les chefs de famille nomadisent aussi en automne pour labourer et semer du blé et de l'orge au pied des montagnes, au début de l'été ils y retournent avec leurs familles pour la moisson[7].

Mais, en dehors de ces périodes consacrées à la culture et surtout à la transhumance où les propriétaires s'occupent eux-mêmes de leurs troupeaux, le reste de l'année le bétail est confié à des bergers solitaires pen-

6. Despois, *La Tunisie*, 1961.
7. Etude des zones arides en Afrique du Nord (UNESCO, 1966).

dant que les familles demeurent au village. Or, en période de sédentarisation les hommes ne travaillent pas, leur principale activité consiste à aller au marché local une fois par semaine pour se ravitailler et vendre de la laine, des tissages et parfois des céréales; aussi le reste du temps se rassemblent-ils par groupe d'âge pour boire du thé, bavarder, prier, ou jouer aux cartes et au carré arabe.

Ce qui frappe lorsqu'on entre dans un village nefzaoua c'est le contraste entre l'extrême activité des femmes et l'oisivité quasi totale des hommes. Les premières levées, les femmes allument le feu pour le thé, ensuite elles s'occupent des animaux domestiques (quelques chèvres, des poules et des chiens), leur donnent à manger, ainsi qu'aux enfants. En plus du ménage, ce sont elles aussi qui amènent l'eau de la source et ramassent le bois pour la cuisine.

En période de nomadisme, c'est également aux femmes que revient la charge de monter et de démonter la tente au cours des différentes étapes et si leur participation à la production pastorale ne se situe pas au niveau de l'élevage du bétail et des rituels saisonniers qui s'y rapportent, elle est néanmoins très importante au niveau de la transformation et de la consommation des produits. En effet, la laine constitue une partie importante des revenus de cette population d'éleveurs, et ce sont les femmes qui lavent, cardent, filent et tissent la laine. Une partie de cette laine est vendue à l'état brut ou seulement cardée et filée, et la plus grande partie est tissée pour les besoins de la famille ou pour être vendue sur les marchés locaux.

La spécialité des femmes qui nomadisent encore est constituée par les épais tissages de laine et de poil de chameau mélangés dont on fabrique les tentes, les tapis, et les grands sacs à double poche qu'on met sur le dos des chameaux pour transporter les vivres et les céréales. De plus en plus, et sous l'influence des oasiennes sédentaires, les nomades tissent aussi les Hulis, ces pièces de laine rectangulaires dont les hommes s'entourent le corps en attachant l'une des extrémités sur l'épaule de façon à former un large drapé qui descend jusqu'au sol. Elles tissent également la Wazra, plus épaisse que le Huli et que les hommes utilisent en hiver pour s'habiller le jour et se couvrir la nuit. Elles tissent même les carrés de laine dont sont confectionnées les chaussures sahariennes appelées àffan.

Ainsi les femmes habillent entièrement les hommes de la famille, et il faut noter qu'il s'agit de la famille élargie comprenant plusieurs familles nucléaires. Donc, si la production artisanale féminine se limite parfois aux besoins domestiques, cela ne veut pas dire qu'elle soit négligeable.

La contribution des femmes dans la production céréalière est également très importante chez les semi-nomades. Si elles ne participent pas au labour et aux semailles, les femmes sont par contre très actives au moment de la moisson; elles remplissent aussi un rôle primordial au niveau de la transformation et de la consommation des céréales qui constituent, avec le lait, l'élément principal de la nourriture saharienne. La production céréalière resterait inutilisable, si elle n'était pas mise entre les mains des femmes pour lui faire accomplir les traitements nécessaires à la rendre comestible.

Je voudrais insister sur cette contribution de la femme dans le budget familial, car, contrairement à ce qui se passe dans les milieux citadins où les produits de consommation quotidienne sont de plus en plus transformés par des moyens industriels, ici toutes les phases de la transformation sont assurées dans le cadre familial et par les femmes[8]. Ce sont en effet les femmes qui selon des procédés fort anciens continuent à moudre les graines, à tamiser la semoule, à rouler le couscous et à confectionner les purées de toutes sortes (purée de blé, d'orge ou de sorgho). Ce sont elles aussi qui président à la préparation des provisions annuelles (de matières grasses, de viandes séchées, de farine, de couscous, de purée toute prête appelée *bsissa* que les hommes consomment quand ils nomadisent seuls...).

Il ne m'a pas été possible, jusqu'ici, d'évaluer quantitativement la part apportée par le travail des femmes dans le revenu familial. Dans le domaine de l'artisanat cette évaluation serait facilement réalisable, car tous les produits se trouvent sur le marché et généralement à des prix homologués. Pour les autres domaines, il faudrait appliquer des méthodes non seulement précises, mais surtout adaptées au mode de production et de consommation traditionnelles. Mais bien que ces évaluations ne soient pas encore faites, la description des activités féminines, leur diversité (travaux agricoles, travaux ménagers, artisanat...) et le caractère de première nécessité que recouvrent certaines d'entre elles (nourriture, tente, vêtements) montrent à quel point la production domestique féminine est importante dans le processus économique de la famille.

Dans la société pastorale que nous venons de voir, chaque sexe dépend de l'autre pour subsister; la répartition des tâches est si rigoureuse que la solitude de l'un ou l'autre sexe semble inconcevable. Mais, si on établit la matrice des différentes opérations impliquées dans la production familiale, on constate que les hommes se réservent les activités principales,

8. WEIL, *Mandinke Fertility Islam and Integration in a Plural Society*, San Diego, American Anthropological Ass., 1970.

celles qui se rapportent aux éléments fondamentaux de la production : le bétail et les céréales. Ce sont également les hommes qui assurent toutes les opérations stratégiques, gestion, défense et échanges. Tandis que les activités féminines apparaissent au niveau de la transformation des produits fournis par les hommes : la viande et les céréales et surtout la laine. Donc, bien que chaque sexe dépende de l'autre pour subsister, la dépendance des femmes par rapport aux hommes est plus importante que celle des hommes par rapport aux femmes[9]. C'est la dépendance économique qui constitue le fondement de la subordination des femmes et qui les empêche d'accéder au statut de productrices.

II. — Production domestique féminine dans l'économie oasienne

Parmi la population du Jérid, on distingue les citadins des oasis de Tozeur, Nefta et Dégach et les semi-ruraux, ouvriers agricoles et petits propriétaires fixés autour des petites oasis dispersées dans la zone qu'on appelle « Bled Jerid ».

1. Chez les oasiens semi-ruraux, en plus de leurs travaux ménagers, du tissage et des corvées d'eau et de bois, les femmes aident leurs maris aux travaux agricoles de la palmeraie. Mais, bien que travaillant côte à côte, elles n'accomplissent pas les mêmes tâches qu'eux, certaines activités masculines leur sont même interdites, tel le fait de monter sur le palmier pour le féconder ou le fait de labourer et semer les céréales. Dans l'oasis, les tâches qui reviennent aux femmes sont : l'irrigation, le binage, le désherbage et au moment de la récolte des dattes, tandis que les hommes cueillent les grappes au sommet du palmier, elles ramassent les dattes qui tombent par terre.

En dehors du symbolisme sexuel qui attribue aux hommes toutes les fonctions de reproduction (fécondation, semaille...), il y a une valorisation des tâches masculines par rapport aux tâches féminines qui s'exprime par l'opposition (haut/bas) correspondant à l'opposition entre la *position élevée* des hommes au sommet de l'arbre au moment de la cueillette et la fécondation et la *position basse* des femmes qui se tiennent toujours près du sol, tant pour le ramassage des dattes que pour l'irrigation, le binage ou le désherbage. Certes, ce symbolisme sexuel qui valorise

9. Maurice GODEHIER et Pierre BONTE, *Le problème des formes et des fondements de la domination masculine*, 1976.

les tâches masculines par rapport aux tâches féminines ne suffit pas à déterminer la hiérarchie sexuelle de la société, mais il sert à la légitimer et à la rendre acceptable par les femmes.

2. Dans les grandes oasis du Jérid comme Nefta et surtout Tozeur qui sont de véritables centres urbains, la séparation entre la vie agricole et la vie domestique est très nette. L'oasis où se déroule toutes les activités agricoles est strictement réservée aux hommes, les femmes demeurent constamment au village. Mais à la saison des dattes, comme tous les Oasiens, les femmes participent aux travaux de la cueillette, seulement elles ne descendent pas dans l'oasis, ce sont plutôt les dattes qui viennent jusqu'à elles.

Au fur et à mesure que la cueillette se poursuit, une partie des dattes est vendue sur place aux grossistes et aux exportateurs, tandis que l'autre partie est déposée à la maison où elle est prise en charge par les femmes qui procèdent au tri et aux procédés de conserve : les dattes de bonne qualité sont séchées au soleil et stockées pour la consommation annuelle des hommes et les dattes de mauvaise qualité sont dénoyautées, mises en conserve dans des jarres et réservées à la confection du *àbûd*, nourriture spécifique et souvent exclusive des femmes du Jérid (j'ai montré dans un travail[10] précédent la signification symbolique de cette différenciation sexuelle de l'alimentation au Jérid, j'insisterais ici sur sa portée économique et sociale, car le *àbûd* à base de dattes pourries est l'aliment le moins coûteux qui puisse exister pour les Oasiens).

Or, ce sont les femmes elles-mêmes qui, en répartissant les dattes, se réservent cette part et lui donnent la signification symbolique qui confirme le statut d'infériorité que leur attribue la société. Ceci montre à quel point elles intériorisent le système des valeurs traditionnel qui leur est pourtant défavorable.

Mais pour revenir aux travaux de la récolte, quelle que soit son importance, la contribution féminine n'est jamais mentionnée, car le tri et la mise en conserve des dattes, tout en constituant une étape nécessaire dans la production, se situent dans le cadre des tâches domestiques de la femme qui sont considérées comme non productives.

En dehors de ces activités saisonnières lors de la récolte des dattes qui mobilise, sans exception, toute la population oasienne, seul le tissage de la laine prend une place véritablement importante dans la vie quotidienne des citadines du Jérid. Car, la misère et les installations précaires

10. Sophie FERCHIOU, *Différenciation sexuelle de l'alimentation du Jérid - Sud tunisien*, *L'Homme*, Mouton, 1968.

d'un mobilier presque inexistant réduisent très sensiblement leurs activités ménagères. De plus, elles ne font généralement la cuisine que pour les hommes et seulement une fois par jour. Donc, la majeure partie de leur temps se passe devant le métier à tisser.

C'est le tissage des burnous qui fait la renommée du Jérid : les fins burnous blancs appelés *tozri* (de Tozeur), autrefois utilisés par la majorité des citadins et qu'on retrouve aujourd'hui dans le costume traditionnel réservé aux cérémonies religieuses et aux mariés (surtout en province), et les burnous marrons, en laine et poils de chameaux mélangés qui demeurent très appréciés à cause de leur légèreté et la finesse de leur tissage. A Nefta les femmes tissent aussi la soie pure ou bien en bandes intercalées avec de la laine.

La production artisanale des femmes du Jérid dépasse généralement les besoins familiaux, d'autant que, s'agissant d'un milieu urbain, la famille tend à se limiter aux parents les plus proches. Une grande partie des tissages réalisés par les femmes est donc vendue. Seulement, même commercialisable, la production féminine ne peut être écoulée sous forme de marchandise hors du circuit domestique sans l'intermédiaire des hommes.

Ainsi, ne pouvant réaliser elles-mêmes l'écoulement de leurs produits, les femmes ne peuvent acquérir un véritable statut économique. Par contre, en assurant la commercialisation et la gestion de la production féminine, les hommes se posent comme les réels producteurs.

III. — Production domestique féminine dans l'économie villageoise du Sud tunisien

L'économie villageoise des Jbelya (montagnards d'origine berbère) est une économie rurale variée associant élevage, arboriculture, céréaliculture et culture maraîchères. Avec la fixation progressive des pasteurs nomades ce type d'économie tend à se répandre dans tout le sud de la Tunisie en se combinant avec un autre phénomène propre aux Jbelya : l'émigration temporaire des hommes pour le travail.

A travers l'exemple du village de Jbelya de Matmata et celui des pêcheurs de Ghanouch, nous allons essayer de voir si, dans ce type d'économie rurale où les hommes sont absents, les femmes arrivent à acquérir le statut de productrice.

1. *Les Jbelya de Matmata.* — Implantés dans un milieu difficile et ingrat les chefs de famille Jbelya des villages berbères de Matmata ont

commencé très tôt à émigrer dans le reste du pays et surtout à Tunis à la recherche d'un travail plus lucratif que l'agriculture maigre et hasardeuse de leurs villages.

La durée de l'émigration est variable, mais toujours assez longue, elle dure entre six mois et deux ou trois ans. Pendant l'absence de leurs maris les femmes restent au village avec les enfants, sous la surveillance d'un membre masculin de la famille, le frère, le père, le cousin ou simplement un vieillard à qui un ou plusieurs chefs de famille émigrants délèguent leurs fonctions d'autorité. C'est ce représentant mâle qui surveille les allées et venues des femmes, qui réprimande les enfants, qui reçoit l'argent envoyé par les maris et qui le distribue aux familles.

Mais bien que sous tutelle, les femmes de Matmata ne restent pas cantonnées dans leurs maisons comme au Jérid. En plus des activités ménagères, et des travaux de tissage qu'elles effectuent à domicile, elles assurent, à elles seules, toutes les activités agricoles et en particulier l'exploitation des vergers plantés d'oliviers et de figuiers, dont la production est destinée à la consommation familiale. Après la récolte, les olives sont ensilées et au fur et à mesure des besoins les femmes prélèvent la quantité qui leur est nécessaire, la font presser dans l'huilerie du village ou bien la pressent elles-mêmes suivant des méthodes très anciennes. Les figues sont également séchées et mises en conserve pour toute l'année. Quant à la culture céréalière qui autrefois constituait une partie importante de la production villageoise, elle est aujourd'hui en voie de disparition à cause de l'éloignement des terrains cultivables et de l'absence des hommes, mais aussi à cause du tabou qui interdit aux femmes de labourer et de semer.

L'élevage a également faibli mais il a moins souffert de l'absence des hommes, car, confié à un berger, le troupeau revient régulièrement au village et chaque année, au printemps, les femmes font leurs réserves de laine pour le tissage.

Absorbées par les travaux agricoles, les femmes consacrent moins de temps au tissage qu'auparavant, leur production est rarement destinée à la vente, et plus que l'habillement des hommes (qui sont souvent absents) c'est la constitution du trousseau des jeunes filles qui absorbe leur production artisanale.

L'émigration masculine crée donc une situation économique nouvelle dans le village : tandis que les hommes quittent l'élevage et l'agriculture, qu'ils vont s'intégrer dans une économie d'échange de type capitaliste, ce sont les femmes qui, seules, se chargent de la production agricole. Mais l'agriculture et l'élevage, qui, dans le système traditionnel d'économie fermée, constituaient l'essentiel du revenu familial, deviennent,

lorsqu'ils sont entre les mains des femmes, des sources de revenus secondaires par rapport aux revenus provenant de l'émigration.

Ainsi, le départ des hommes marque bien l'éclatement d'une structure économique fermée, mais il ne bouleverse ni les rapports de production ni l'ordre des valeurs, car, bien qu'elle assure toute la production agricole, la femme reste moralement et matériellement dépendante : d'une part, elle demeure sous la tutelle du « surveillant » qui reste au village, d'autre part elle dépend économiquement de l'émigré qui lui envoie de l'argent.

2. *Les villageois de Ghanouch.* — Ghanouch est un village de pêcheurs situé à 3 km de Gabès. Comme les Jbelya, les hommes de Ghanouch s'absentent pour de longues périodes, parfois dix à onze mois par an, déplaçant leur *zriba* (hutte) le long de la côte du Sud-Est, à la poursuite des bancs de thons qui peuvent atteindre plusieurs tonnes. Mais les bonnes prises sont rares et les pêcheurs, qu'ils soient *raïs* (propriétaire de bateau) ou bien *bahhar* (marins), en rêvent chaque jour et, pour cela, retardent sans cesse leur retour au village...

En les attendant toutes les femmes, quel que soit leur niveau social, se donnent aux travaux agricoles. Rester à la maison pour assurer les travaux domestiques (cuisine, ménage, soins des bêtes et des enfants) est un privilège qui n'est accordé qu'aux vieilles et temporairement aux femmes en couches. Toutes les autres femmes descendent au champs le matin et n'en reviennent que le soir, elles assurent tous les travaux agricoles, non seulement les activités relatives aux cultures maraîchères qui sont les plus importantes, mais aussi celles qui se rapportent à l'arboriculture et en particulier la culture des dattes, elles montent même sur le palmier pour le féconder et faire la cueillette.

Une seule tâche demeure réservée aux hommes et interdite aux femmes : c'est le labour. Cette distinction et tout le symbolisme qui s'y rapporte suffisent à valoriser le travail masculin et à justifier l'énorme différence entre les salaires masculin et féminin, différence qui varie du simple au triple (de 0,400 D et 0,500 D pour la femme, 1 D et 1,500 D pour l'homme)[11].

En effet, à Ghanouch comme à Matmata les femmes ne sont pas seules, périodiquement et souvent à tour de rôle les pêcheurs restent au village. Lorsqu'il s'agit d'une exploitation familiale, ce qui est souvent le cas, ce sont ces hommes qui détiennent l'autorité sur toutes les femmes de la famille, qui dirigent leurs travaux et assurent l'exploitation des produits et la gestion des revenus.

11. Le dinar tunisien équivalant à peu près à 10 FF.

De même, lorsque la famille ne possède pas de terre et qu'il s'agit d'un travail salarié, l'homme occupe une place privilégiée par rapport à la femme, non seulement à cause de son salaire plus élevé, mais aussi à cause de sa position de maître, car c'est lui qui sert d'intermédiaire pour l'embauche des femmes, c'est lui aussi qui touche leur rémunération et qui la distribue. Quels que soient son travail et ses revenus, à Ghanouch, la femme ne possède rien en propre, la terre comme les revenus appartiennent toujours aux hommes (c'est l'une des rares communautés où la femme ne reçoit pas de douair lors du mariage et où elle cède automatiquement sa part d'héritage, car il n'est pas convenable de faire partager la terre de ses frères avec un étranger, son mari).

Le village de Ghanouch offre l'exemple le plus frappant de la valorisation des tâches masculines et de la hiérarchie sexuelle des producteurs.

Bien que parfois substantielle, la production masculine provenant de la pêche est trop hasardeuse et trop irrégulière pour procurer la sécurité matérielle nécessaire à la famille. Par contre, avec le travail agricole, les femmes réalisent des revenus certainement plus faibles, mais plus réguliers et plus sûrs. C'est donc la production féminine qui constitue la base de l'économie familiale. Or, malgré la part importante que les femmes assurent dans la production, ce sont les hommes qui occupent la place dominante dans le système économique. Car ce sont toujours eux qui ont la propriété de la terre, et qui détiennent le monopole de la gestion et la distribution des produits[12].

Donc, en raison de leur dépendance économique qui procède de la répartition culturelle des tâches et de la valorisation du travail masculin, les femmes ne peuvent avoir le statut de productrices, car elles ne peuvent s'accomplir économiquement qu'à travers les hommes.

Ainsi, dans le Sud tunisien, exemple typique d'une économie rurale, en grande partie basée sur la production agricole et artisanale, les femmes assurent incontestablement une part importante dans la production familiale, part qui se trouve concentrée dans trois principaux secteurs d'activité : les activités domestiques dites « ménagères », les activités agricoles et les activités artisanales.

1) *Le secteur d'activités domestiques dites « ménagères »* est en réalité un large domaine qui, dans l'état actuel des zones rurales en Tunisie, comporte des travaux dépassant largement l'entretien du foyer et les soins familiaux tels qu'on les entend dans les pays occidentaux.

L'entretien du foyer comporte, par exemple, l'approvisionnement en

12. Claude MEILLASSOUX, *Femmes, greniers et capitaux*, Maspero, 1975.

eau et en combustible (or, d'après une enquête récente, le puits d'eau le plus proche, en milieu rural, est situé dans 16,7 % des cas à 100 m, dans 47,3 % des cas de 100 à 500 m et dans 36 % des cas à plus de 500 m)[13]. Parfois, nous l'avons vu chez les semi-nomades, le travail d'entretien du foyer va jusqu'à la réalisation et la construction de la tente, la fabrication des ustensiles (en poterie, vannerie ou en cuir) et le tissage des couvertures et des tapis qui constituent, très souvent, l'essentiel du mobilier familial.

De même, la cuisine ne se limite pas à la confection des plats, elle couvre toutes les étapes de la transformation des produits alimentaires, allant du produit agricole brut au produit comestible élaboré.

Font partie des travaux ménagers également toutes les techniques et tous les rites destinés à guérir les malades, à soigner les bêtes, à protéger la famille et ses biens contre le mauvais œil, à attirer la prospérité au foyer et à favoriser la fécondité des ménages.

Tous ces travaux « ménagers » prennent une place importante dans la production familiale, non seulement du fait de leur variété, mais aussi de leur complexité et du temps que la femme doit y consacrer. Pour évaluer cette production, il faudrait d'abord fractionner les tâches en autant d'opérations productives que chacune d'elles comporte, et voir quelles en sont les répercussions sur le budget familial.

2) La production féminine agricole est difficile à évaluer pour deux raisons :

— D'une part, les travaux agricoles de la femme sont généralement très étroitement mêlés à ses travaux ménagers. Trier des dattes ou bien presser des olives pour en faire de l'huile sont des activités qui doivent être considérées comme agricoles, du fait qu'elles constituent une phase nécessaire dans la production, mais comme ce sont des travaux qui sont effectués à domicile et par les femmes ils ne sont généralement pas comptabilisés.

— Par ailleurs, le travail agricole féminin est généralement saisonnier. Nous l'avons vu, la production agricole féminine atteint son maximum dans les périodes d'activité intense (cueillette des dattes ou des olives, moisson, etc.) où les femmes ont des travaux précis et spécifiques à exécuter. Or, les recensements officiels faits jusqu'ici (1966 et 1972) n'ont pas tenu compte de cette réalité, puisque tous les deux ont été réalisés au mois de mai, où généralement l'activité agricole est ralentie.

13. N. Chamakh, B. Hamza, *M'Henni la santé mère-enfant.*

Pour évaluer la production agricole féminine, il faut donc la replacer dans le cycle annuel agricole de chaque région. Il faut aussi suivre toutes les phases de la production, y compris celles qui sont effectuées à domicile. Mais pour cela il est nécessaire de mettre au point des méthodes tout à fait adaptées au milieu arabo-musulman où l'inviolabilité du domaine privé est un principe absolu.

3) La production artisanale domestique des femmes, en particulier le tissage, est en partie comptabilisée car, de plus en plus, l'Office national de l'Artisanat emploie les artisanes à domicile. Mais ce travail salarié est insignifiant par rapport à la production féminine réelle.

En effet, d'après l'exemple de la population du Sud, nous avons vu comment la production féminine dans le tissage est importante dans le budget familial, seulement l'évaluation de cette production n'est pas aisée, car elle est très variée et très variable. Non seulement chaque région a sa spécialité mais chaque famille, chaque femme produit de façon particulière.

Les revenus provenant de l'artisanat diffèrent aussi d'une femme à l'autre, ils varient non seulement selon le type de travail et le genre de rapport de production, mais aussi selon le temps dont la femme peut disposer et selon ses besoins matériels. Une femme qui a des enfants en bas âge et qui participe aux travaux agricoles dispose de moins de temps pour le tissage qu'une femme âgée qui fait effectuer les autres travaux domestiques par ses filles. Mais même jeune et mère de famille, une veuve consacrera la plus grande partie de son temps au tissage parce que cela doit l'aider à faire vivre sa famille.

L'évaluation de cette production domestique féminine nous permettra de calculer la contribution de la femme dans le revenu familial et de remettre en question la dépendance économique de la femme et par là sa subordination par rapport à l'homme.

Car ce qui constitue la dépendance économique de la femme ce n'est pas son manque de productivité, mais son exclusion du statut économique. Actuellement, c'est la division sociale du travail qui, en attribuant aux hommes les rôles principaux dans le processus économique et en leur permettant le contrôle de toutes les articulations de la production, les place dans la position dominante. Par contre, en réduisant toute la production féminine à des tâches domestiques n'entrant dans le circuit économique que par l'intermédiaire des hommes, cette division du travail réduit les femmes à des êtres dépendants et inférieurs.